





à mon ami Robert Bonfils

F. L. Schmied



# L'ENFANT A LA CHARRUE

## HUIT CONTES LIMOUSINS
## DU TEMPS DE GUERRE

GENEVIÈVE MAURY

# L'ENFANT A LA CHARRUE

HUIT CONTES LIMOUSINS
DU TEMPS DE GUERRE




ORNÉS DE VIGNETTES
TAILLÉES DANS LE BOIS
PAR F.-L. SCHMIED

A PARIS
*CHEZ JULES MEYNIAL*
*30, Boulevard Haussmann.*
1918

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE UN EXEMPLAIRE SUR JAPON AVEC SUITES D'ÉPREUVES DES BOIS BARRÉS ET QUATRE CENTS EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE

F.-L. SCHMIED

*A LA MÉMOIRE*
*DE MON PÈRE*

# LA MOBILISATION



# LA MOBILISATION

C'était un été comme les autres étés. Les châtaigniers avaient fleuri, remplissant l'air de leur odeur farineuse ; maintenant leurs fleurs jonchaient le sol, semblables à d'innombrables chenilles couleur de rouille. Insensiblement, la moisson s'était glissée à la suite de la fenaison, et les premiers chars de blé commençaient à se balancer dans les chemins creux, comme des montagnes en marche. On avait fêté le quatorze Juillet en dansant devant la maison d'école ornée de lampions rouges et verts ; et les enfants, sous la direction de l'instituteur, avaient exécuté des chants

où il était question de la patrie et des bienfaits de la paix. Comme tous les ans à pareille époque, les volets du château étaient ouverts ; des dames en robes claires venues de Paris animaient la terrasse d'ordinaire déserte ; leur automobile sillonnait les routes en soulevant des flots de poussière, au grand désespoir des bergères qui avaient peine à garer leurs troupeaux. Et chacun suivait le cours de ses préoccupations habituelles : le père Péricaud cherchait à bien vendre une magnifique paire de bœufs ; Brunet suivait d'un œil jaloux le métayer de Roumilhac plus avancé que lui dans ses travaux ; Aquilas, le garçon de ferme, tournait autour de sa compagne de service, la rougeaude Angèle ; et les ménagères commençaient à mettre des œufs en réserve pour le festin de la batteuse.

Le premier qui *en* parla fut le facteur. Il confia au maréchal-ferrant qu'il se passait des choses graves en politique, et que

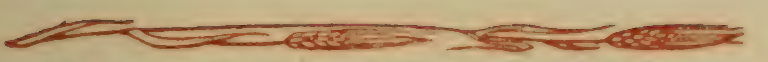
les officiers de M... qui mangeaient à l'hôtel de France avaient dit devant l'hôtesse qu'on pourrait bien avoir la guerre. Cette idée parut si fantastique au maréchal qu'il ne pensa même pas à en parler plus loin. Mais le lendemain on apprit que les troupes de M... étaient consignées, et quelques curieux achetèrent le *Courrier du Centre* pour voir ce qui se passait. Cela ne les renseigna pas beaucoup. Le journal parlait de l'assassinat d'un archiduc, de disputes entre l'Autriche et la Serbie, d'un *ultimatum* (que signifiait ce mot qu'ils n'avaient jamais entendu?) En tous cas tout cela était fort lointain et ne les concernait nullement. Mais le facteur à présent n'était plus le seul à apporter chaque matin des nouvelles plus alarmantes. Les carrioles du boucher et du boulanger, en traversant les hameaux, laissaient aussi derrière elles un sillon d'inquiétude. Le chauffeur du château qui faisait autorité, étant en rapport avec des

gens haut placés, mieux au courant de ce qui se passe que le pauvre paysan, confirma la gravité de la situation. Alors les gens commencèrent à s'assembler par petits groupes, à l'auberge et devant les portes ; et les hommes, tout en feignant de ne pas y croire, vérifièrent ce que portait leur livret militaire. Déjà les femmes s'effrayaient. La petite bru des Blondet pleurait en remplissant son seau à la fontaine ; elle était mariée depuis quatre mois, et l'idée que son Adrien devrait partir l'affolait. On essayait de se moquer d'elle, mais cela impressionnait tout de même de la voir pleurer : premières larmes, de la guerre, de combien d'autres suivies, qui vous a vu couler ne peut vous oublier ! Tout le monde maintenant achetait le *Courrier du Centre*. Ah l'on en avait appris des choses en six jours ! Les moins lettrés disaient : " la Russie ne peut abandonner la Serbie, c'est clair ! " ou bien : " C'est l'Allemagne qui ne veut rien savoir. "

L'on formait une toute petite commune de six cents habitants qui ne s'intéressait qu'à ses propres affaires ; ce qui se passait au-delà du canton vous était indifférent. A peine se souvenait-on à quelques rares occasions, lors des élections ou du service militaire, qu'on faisait partie d'un vaste pays dont le sort était le vôtre. Et voici que brutalement cela vous était rappelé. Et il n'y avait pas que cette plus grande patrie trop oubliée, mais encore, à côté d'elle, d'autres nations, un monde immense où tout est lié, inextricablement enchevêtré, où bon gré mal gré il fallait jouer son rôle. C'était comme si quelqu'un de très fort auquel il serait impossible de résister, quelqu'un comme le Bon Dieu, vous eût pris par le collet et secoué hors de votre égoïsme local. On en restait ahuri, bouleversé. Mais chez les plus intelligents une fierté s'éveillait, plus forte que la crainte des dangers possibles ; ils se sentaient grandis, solidarisés soudain avec



des millions d'autres contre des millions d'autres ; ils disaient en serrant les poings et en redressant la tête : " il y a trop longtemps, à la fin, qu'*ils* nous embêtent ! " Le matin, ceux qui avaient le temps s'en allaient à l'entrée du bourg pour guetter le facteur. Il y avait là des femmes, leurs bébés sur les bras, des vieux appuyés sur leurs cannes, le fils Simon, lycéen dégingandé, avec son inséparable bicyclette, et la demoiselle du château qui serrait le bras de son fiancé comme pour l'empêcher de partir. Tout le monde fraternisait, égalisé par la commune inquiétude, et l'on échangeait les " on dit " qui ne sont pas dans les journaux. Cela dura huit brèves journées. Le samedi presque tout le village s'en alla moissonner. On était en retard et le temps menaçait. Dans chaque carré brun ou doré s'agitait un groupe de travailleurs. De la butte de Grattechat où les Péricaud liaient leurs javelles, ils pouvaient voir à leur droite, au-dessous d'eux, les Rou-



milhac en train de charger leurs chars, et sur la pente, de l'autre côté, les Poufari qui commençaient seulement à faucher. Tous se hâtaient en silence, vaguement oppressés. Était-ce la lourdeur du temps ? Ils se sentaient comme un poids sur la poitrine. Même ce farceur d'Aquilas n'avait pas le cœur de taquiner ses camarades. Soudain, sur les quatre heures, le vent apporta le son de la cloche d'Arnac. Un glas sans doute ; on n'y prit pas garde. Mais quand s'éleva tout proche et plus grêle le tintement de leur propre clocher, et à droite celui des Faîtes, et derrière eux celui de Droux, ils cessèrent le travail et se redressèrent pour écouter : toutes les cloches du pays sonnant à la fois, qu'est-ce que cela voulait dire ? Les cloches sonnaient longuement ; elles sonnaient sans doute sur toute l'étendue de la France, et peut-être plus loin encore, sur d'autres moissons, sur d'autres peuples misérables. Ils écoutaient saisis, plantés dans l'attitude où

le désastre les avait surpris, les femmes, la faucille au poing, les hommes en train de soulever la faux ; d'autres debout, tout droits au haut des chars, ou courbés, un genoux sur la gerbe qu'ils s'apprêtaient à lier. Et ils ne disaient rien, étreints par l'angoisse indiscible de l'heure. Puis quand les cloches se furent tues, la plupart reprirent le geste interrompu ; il fallait finir avant de savoir, et ils n'avaient pas encore appris que, pour la guerre, il faut abandonner même le champ commencé.

Quand ils rentrèrent au village, à l'heure où le soleil horizontal fait rougeoyer les chemins creux, ils sentirent dès les premières maisons quelque chose d'inusité dans l'air. Personne dans les jardins ; les poules entraient librement dans les demeures dont on avait oublié de fermer les portes. Mais là-bas un groupe se pressait devant la grange des Mathieu. Tous ces gens ne disaient rien ; en approchant on pouvait voir qu'ils étaient occupés à lire

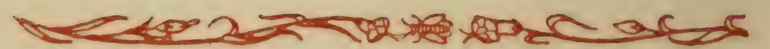
une affiche posée contre un des battants du grand portail. Au premier abord, on apercevait seulement, au-dessus des bonnets et des chapeaux de paille, le haut de la feuille qui portait deux petits drapeaux tricolores entrecroisés. Parfois un de ceux qui étaient derrière se retournait vers les nouveaux venus et disait simplement : Eh bien les amis, ça y est ! Alors les autres s'écartaient un peu, et les arrivants pouvaient lire les gros caractères chargés d'un sens terrible : « Mobilisation générale des armées de terre et de mer ». Personne ne faisait de commentaire. Une fois quelqu'un observa : La mobilisation, ce n'est pas encore la guerre. Mais cette réflexion n'éveilla pas d'écho. Une voix d'enfant, chétive et pleine de détresse, pleurait de temps à autre : Maman, maman, qu'est-ce qu'il y a ?... Tant que le jour dura, il y eut du monde devant le portail. Puis le soir tomba, tragique. Les derniers chars rentrèrent en oscillant avec un bruit

de cahots triste. Une rougeur sombre ensanglanta le couchant. Un souffle comme un soupir d'angoisse passa dans les châtaigniers. L'obscurité vint tout à fait; les groupes achevèrent de se disperser. Mais dans les maisons les lumières brillèrent encore longtemps. Des voix de femmes se lamentaient; les hommes les rassuraient doucement ou rudement suivant leur caractère. Enfin la fatigue fut la plus forte, et la nuit lourde de l'infinité des douleurs futures, s'appesantit sur le village. Au château comme sous les humbles toits tous dormaient d'un sommeil inquiet, ignorant leur destinée : et le fringant jeune capitaine auquel il ne restait que quinze jours à vivre, et Aquilas, le joyeux garçon de ferme qui allait perdre les deux jambes, et Benoît l'honnête père de famille dont l'Yser entraînerait le corps, et le petit menuisier délicat que la guerre ne devait prendre que plus tard mais non moins sûrement, et tant d'autres, tant

d'autres qui ne faucheraient plus jamais la moisson, qui ne poursuivraient plus le lièvre dans la bruyère rose, qui ne verraient plus fleurir les grands châtaigniers, ni rougir le houx dans les haies en bordure des petits champs. Le lendemain dimanche, presque tout le monde alla à l'église ; des gens y vinrent qui n'y mettaient pas souvent les pieds ; on remarqua même la présence du fils Desuraud qui se disait libre penseur. Comme pour un enterrement, la petite nef blanchie à la chaux était toute pleine et les femmes pleuraient : et c'était bien un enterrement en effet, celui de la Paix si fragile mais si précieuse dont, pendant quarante années, on avait insouciamment joui. Dès l'après-midi, par le train de trois heures, eurent lieu les premiers départs. Les parents accompagnaient leurs gars, les femmes et les enfants, les pères de famille ; leurs groupes s'échelonnaient tout le long de la route départementale qui mène à

la station la plus proche. Tous portaient quelque paquet, qui des provisions, qui des hardes dans un mouchoir au bout d'un bâton. On voyait aussi les fermiers et les propriétaires qui s'en allaient conduire chevaux et mulets à la réquisition. Ils avaient mis tout leur patriotisme à bien les étriller, à livrer les harnais en bon état ; mais beaucoup s'essuyaient les yeux à la pensée de se séparer de la bête favorite. Dans l'unique magasin du village il y avait grande affluence de bonnets blancs. Aucune femme n'aurait voulu laisser partir son homme sans une flanelle, sans une chemise neuve : savait-on ce qu'on leur donnerait là-bas ? Les plus avares y allaient de leur pièce de quarante sous. En fouillant dans les marchandises éparses sur le comptoir elles échangeaient des propos : Le mien part demain. Le mien c'est le troisième jour, son dépôt c'est Angoulême. Pour se rassurer on se rappelait qu'en 70, sur

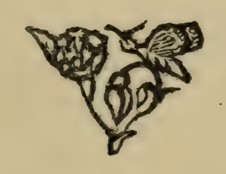
quinze hommes partis de la commune, trois seulement avaient été tués. On disait aussi que les blessures de guerre de nos jours étaient moins mauvaises ; et puis la chirurgie avait fait des progrès ! Et toute la semaine les hommes continuèrent à s'en aller. Les uns, graves et tristes, employaient leur dernier répit à mettre leurs affaires en ordre, à faire rentrer leur argent. D'autres, comme s'il s'était agi d'une fête, allaient de maison en maison prendre congé en vidant force chopine. Cocard, l'antimilitariste, hurlait " à Berlin " en titubant. Mais le plus grand nombre travaillait fièvreusement, les dents serrées, jusqu'à la dernière minute, à rentrer le blé ; femmes, vieillards, enfants, tout le monde les aidait ; des voisins se prêtaient la main : la commune infortune rendait généreux. Des nouvelles affolantes commençaient à circuler : des produits étaient empoisonnés : on avait surpris un espion déboulonnant les rails sur le



viaduc de B... ; la flotte anglaise venait d'anéantir la flotte allemande. Toute la nuit on entendait passer des trains. De jour on voyait de l'autre côté de la vallée, entre les accacias du talus, les interminables convois noirs se hâter vers leur but sinistre. De la butte de Grattechat, on pouvait même distinguer le rouge des pantalons de garance par les ouvertures des wagons de marchandises ; ils étaient entassés là-dedans comme des bestiaux emportés à l'abattoir, et les femmes qui s'arrêtaient de glaner pour les regarder passer, soupiraient : « En passe-t-il de ces malheureux ! » Déjà le ...eme avait quitté M... la ville de garnison voisine. Ceux qui assistaient au départ en étaient revenus enthousiasmés, secoués d'ardeur et d'espoir. Cela avait été très beau, très émouvant ; tous les soldats chantaient ; le colonel auquel on avait offert des fleurs, pleurait d'émotion. La nuit suivante les gens de V... entendirent vaguement à

travers leur sommeil de grandes clameurs ; c'étaient tous les gars de la commune qui, passant à proximité, emportés à toute vapeur dans les ténèbres, saluaient une dernière fois leur village. Cependant, il y avait quinze jours que cela durait et l'on ne savait rien de ce qui se passait aux frontières. La guerre encore planait, comme un oiseau de proie qui ne se décide pas à fondre, plus terrible d'être inconnue. Maintenant tous étaient partis.

Alors le vide et le silence vinrent et s'installèrent dans les champs et dans les demeures, et le village commença sa longue vie d'attente. Chaque maison comptait un absent, et les pensées de ceux qui restaient, captives jusqu'à ce jour du foyer et du sol, apprirent à se tendre vers les horizons inconnus et lointains.



# LE PREMIER TUÉ

*(25 Octobre 1914)*



# LE PREMIER TUÉ

*... " à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a."*

Ce fut Piquet. Personne n'avait pensé que ce serait lui. A vrai dire, on ne s'était guère occupé de ce qui pourrait lui advenir. Pauvre Piquet, qui se serait tracassé pour son existence ? Les braves gens qui l'avaient élevé pour quinze francs par mois l'aimaient bien, mais leurs propres enfants leur tenaient à cœur davantage. Ses patrons, tout en rendant justice à sa « vaillantise », trouvaient que son intelligence laissait un peu à désirer. Certes sa mort était « choquante », surtout elle fit de l'impres-

sion parce que c'était la première ; mais, après tout, il valait mieux que ce fût lui qu'un autre !

Sa campagne fut courte et singulière. Il tomba en novembre 1914, et déjà au commencement de septembre on l'avait vu réapparaître, avec un bras en écharpe et une convalescence d'un mois. Comme il était le premier à revenir depuis la mobilisation, il fut l'objet d'une intense curiosité. On savait si peu de la guerre en ce temps-là ! Le Piquet avait beau être un peu simple, c'était tout de même quelqu'un qui « y avait été ». On l'arrêtait sur les routes, on le faisait entrer dans les maisons ; il n'y eut pas jusqu'à Mr Thierry-Moine du château, qui ne l'invitât à venir boire le café noir à sa table de famille. Il se laissait faire. Jadis personne ne lui offrait seulement une chopine ; mais depuis deux mois il n'en était plus à un étonnement près : la guerre cela met tout à l'envers !

Cependant, en fait de renseignements,

on n'en tirait pas grand chose. Il fixait sur vous des yeux ronds, vaguement ahuris, et paraissait n'avoir guère compris le sens et la portée de ce qui lui était arrivé. Tout ce qu'on put savoir, c'est qu'il avait marché longtemps, longtemps « dans la Marne, en Belgique » ; cela s'appelait la retraite. Puis on avait fait demi-tour et c'était la bataille ; voilà. — Où il avait été blessé ? Dans un champ de choux, au bord d'un bois ; c'était l'heure de la soupe, il s'était dit : « les camarades vont venir me chercher » ; mais ils n'étaient venus que vingt-six heures plus tard ; voilà. Ensuite il avait été soigné dans un château en Bretagne ; les chambres étaient hautes comme des églises, de belles dames passaient entre les lits en disant : « militaires, voulez-vous des gâteaux ? » Son bras lui avait fait bien mal ; et voilà. De guerre lasse on finit par le laisser tranquille. Alors, comme il s'ennuyait, il reprit du travail pour le temps qui lui restait à passer



au pays. C'était l'époque de l'année où la nature est généreuse. De grands sacs se dressaient partout dans les sillons, dans les vergers. Piquet trouvait bon de reposer de nouveau ses yeux sur les châtaigniers dorés, sur les pommiers de corail, les gras labours violets ; de pénétrer sa chair des douces tièdeurs d'octobre, tout en fendant le sol pour mettre à nu la belle " hollande " rose ; de se régaler des premières châtaignes " blanchies ", et du cidre sucré tout juste arrivé du pressoir. Ce qu'il avait vécu s'effaçait de sa mémoire confuse, très vite, ainsi qu'un mauvais rêve. Semblable aux enfants, il ne vivait que dans le présent, sans penser qu'il faudrait repartir. Et le temps était d'une beauté inaltérable, comme si le destin pitoyable avait voulu que fussent sans ombre les trois semaines de grâce accordées au pauvre bougre.

Puis, un soir, il découvrit que son congé touchait à sa fin, qu'il ne lui restait que trois jours, et un nuage assombrit son cœur



tout ensoleillé des humbles joies retrouvées. Fallait-il réellement s'en aller, retourner dans "c'te misère"? Eh bien! puisqu'il le fallait, il le fallait; voilà! Comme ses bœufs enjougués, il se soumettait à une nécessité qui le dépassait. Elle n'était pas à sa portée, l'ivresse du sacrifice consenti qui soulevait tant d'autres au même moment; la patrie, pour lui, c'était le village; il ne concevait pas qu'elle fût menacée. Le matin du départ, la métayère mit du pain et du fromage dans sa musette pour qu'il pût "casser la croûte en route"; puis elle l'appela "pauv' malh'reux" et lui souhaita bonne chance. La petite Hésilda lui courut après afin de glisser trois noix dans sa main; et, près de la Croix du Curé, le fils Brunet qui labourait vint au bord de la route lui donner une dernière "pougnade de mau".

Ensuite il marcha sans se retourner, environ trois kilomètres. Comme la plupart du temps il ne pensait à rien. Son

cerveau reflétait vaguement ce qui l'entourait. La route montait ; à droite et à gauche les topinambours en fleurs faisaient de grands carrés d'un jaune gai. Des nuées de petits oiseaux s'enfuyaient des haies, où mûrissaient les baies de toute espèce : viornes noires, prunelles bleuâtres, fruits écarlates de l'églantier. A l'endroit d'où l'on aperçoit pour la dernière fois le village, il se retourna brusquement, comme si quelqu'un l'eût tiré par l'épaule. Une brume lumineuse noyait l'étendue. Une série de voiles, de plus en plus transparents, semblaient tendus devant chacune des petites vallées, qui se creusaient l'une derrière l'autre, du fond de l'horizon jusqu'à lui. Dans le repli le plus proche, V... se chauffait au soleil. Il chercha à mettre des noms parmi le fouillis indistinct des toits. La distance changeait les perspectives ; les endroits proches en réalité semblaient très éloignés ; d'autres plus distants se touchaient, se recouvraient...

Il fallait donc tourner le dos à tout cela ? Pour combien de temps ? Est-ce qu'on savait ? Une fois il en était réchappé, mais il en avait vu tomber d'autres ; cela pourrait bien lui arriver à lui aussi. Soudain sa vie passée lui parut très bonne, tout ce qu'il laissait infiniment précieux. Sa mémoire, d'ordinaire somnolente, devint tout à coup active et lucide : il se rappela le bien-être de la tablée, le soir dans la salle close, quand le corps fatigué repose sur les deux coudes et que l'assiette pleine jusqu'au bord vous fume au visage ; et la chaleur de la couette si délectable aux membres, alors que la tempête dérange les tuiles du toit ; et les retours gais de la foire où l'on s'est un peu distrait ; et la caresse sur son visage des douces menottes de la petite Hésilda ; et la bonté rude de la patronne qui lui raccommodait ses nippes ; et l'amitié de tous ceux qui avaient été gentils pour lui. Quelque chose se déchira dans sa



poitrine comme un lambeau d'étoffe, et il fut surpris en portant la main à ses joues de la retirer toute mouillée. Pourtant il ne faisait pas chaud. Il la frotta à son pantalon, soupira, reprit sa route, cessa de nouveau de penser.

« Cela » devait lui arriver pas plus tard que dix jours après. C'était par un matin tout pareil, et il se trouvait aussi sur une hauteur. Des voiles d'argent séparaient les collines... Voilà.



# LE DISPARU



# LE DISPARU

On la rencontre menant son troupeau dans les châtaigneraies au sol velouté, dans les chaumes poudreux où croit le bleuet et l'odorante camomille, ou dans les landes grisâtres, que les genèvriers noirs et droits font ressembler à de petits cimetières. Les soirs d'été elle s'en revient en tricotant le long des routes, et les petites pattes sèches de ses brebis soulèvent une poussière que dore le couchant. Elle a l'air encore d'une fillette, avec ses jupes courtes, ses épaules menues, ses joues aux rondeurs enfantines. De ses yeux mouillés émane on ne sait quoi de patient et de doulou-

reusement aimant qui attendrit. Elle est vêtue de noir, car, bien qu'elle n'ait jamais eu de certitude, elle préfère ne plus porter de couleurs. Elle était mariée depuis trois mois quand la guerre avait éclaté. Son mari servait dans la même ferme, et, comme ils étaient trop pauvres pour se mettre à leur ménage, le maître leur avait prêté une petite chambre près des étables, un réduit plutôt, mal fermé, sans plafond. Les bœufs, de l'autre côté, ébranlaient de coups de pieds et de coups de cornes la paroi de planches, et les chauves-souris venaient les frôler jusque dans leur lit. Mais ils s'aimaient et n'étaient pas difficiles. Plus tard, quand leurs économies seraient suffisantes, ils loueraient une maison. Elle avait dix-sept ans, lui vingt-quatre ; il était aussi remuant et débrouillard qu'elle était timide et tranquille.

Quand la guerre survint, ce bouleversement subit et incompréhensible dont elle s'étonnait encore, il partit comme les

autres. Elle l'accompagna au train, par ce beau dimanche d'août que personne ne peut oublier. Dans les champs, de chaque côté de la route, les gens travaillaient fiévreusement à la moisson. Lui riait et plaisantait pour lui donner du courage, promettant de revenir bientôt. Quand le train s'était ébranlé, elle avait couru pour le voir plus longtemps jusqu'à l'endroit où le quai se perd dans le talus fleuri de mélilot. Tout de suite ils s'écrivirent. Comme la poste, au commencement, fonctionnait mal, ils écrivaient tous les jours, pensant que sur le nombre, une lettre au moins arriverait. Elle les recevait le plus souvent par paquets de deux ou trois, toute une grande provision d'amour et de joie ! C'est que Louis ne se contentait pas, comme d'autres, de deux méchantes pages : il remplissait ses quatre feuillets serrés d'une belle écriture, où les majuscules s'enroulaient d'ornements déliés comme les vrilles d'une plante ; et ses phrases

sonnaient bien. Il faisait à Lydie toutes sortes de recommandations : « Ne t'ennuie pas, fais comme moi, toujours courageux, toujours sans soucis, et si le patron te bouscule, dis-le moi : quoique à distance, je saurai bien te protéger », et il signait tendrement : « ton petit mari, qui ne cesse de penser à toi ». De sa vie il ne parlait guère ; il affirmait seulement que les Allemands tiraient mal, que leurs obus n'éclataient pas, et qu'on ne faisait qu'en rire. Elle le croyait de toute sa naïveté.

Cependant le temps passait. Après avoir eu très peur en septembre, quand les Allemands marchaient sur Paris (savait-on s'ils ne viendraient pas jusqu'en Limousin ?) les gens se rassuraient. Mais la guerre ne finissait pas. Novembre s'installait avec ses nuits venteuses, ses pluies glacées. En août on avait craint que les soldats n'eussent trop chaud ; maintenant les femmes s'émouvaient en pensant aux pauvres corps aimés, exposés à toutes

les intempéries. Comme les autres, Lydie tricota des chaussettes, raccommoda un gilet; et elle alla chez la dame du château qui apprenait aux paysannes à faire des mitaines. Puis elle glissa dans les lainages un paquet de tabac, un peu de chocolat et monta avec son paquet à la "recette auxiliaire". D'autres femmes se tenaient devant le petit bureau avec des colis tout semblables. La buraliste pesait avec un soin jaloux; elle disait : Vous avez encore droit à cent grammes; ou : Vous avez cinquante grammes de trop.

Chaque jour, à partir de midi, on commençait à attendre quelque chose. C'était une sensation vague qui vous envahissait toute, comme avant de manger; elle allait croissant d'heure en heure, on ne pouvait plus penser à rien. Enfin, vers deux heures, la présence du facteur était signalée à l'entrée du bourg; mais il fallait encore au moins vingt minutes jusqu'à ce qu'il apparût au bas du chemin creux

de Chez-Mandé. Il gravissait la côte, poussant sa bicyclette au pas lent de ses longues jambes bleues. Quand il était devant vous, à peine répondait-on à son bonjour, et l'on avait vite fait de découvrir, parmi les lettres indifférentes qu'il feuilletait maladroitement, celle à vous destinée. Mais parfois elle manquait dans le paquet, et l'on restait avec sa faim au cœur. C'est ce qui arriva par un jour de novembre tout blanc de brouillard, où Lydie aurait eu bien besoin d'une lettre pour se réchauffer. Le lendemain et le surlendemain, même déception. Pourtant elle ne s'inquiéta pas : la Françoise du Mégnieux, la Marotte et plusieurs autres n'avaient rien reçu non plus. De grands combats se livraient dans le nord ; les soldats n'avaient pas le temps d'écrire. Mais peu à peu les lettres recommencèrent à arriver dans les maisons. Quand Lydie vit le facteur entrer chez la Marotte, la seule femme qui jusque-là n'eût comme elle rien reçu,

elle sentit un grand coup au cœur. Il lui sembla qu'elle restait seule au début d'une longue route pénible. Que signifiait ce grand silence qui chaque jour s'élargissait ? L'hiver était tout à fait venu. Il pleuvait tant que l'étang avait débordé sur la chaussée ; l'eau s'écoulait en bouillonnant dans les prés jaunes. On avait dressé des tiges de topinambours secs devant les portes des étables, pour empêcher les courants d'air. Chaque soir, à la veillée, on pelait les châtaignes, et le matin la petite Lydie les " débouairait " devant la porte, dans le " toupi " noir à trois pieds. Les gens, en passant, lui demandaient : Toujours rien ? Elle hochait la tête : Toujours rien. Et chaque fois, de le dire, semblait rendre la chose plus grave. Enfin, la veille de Noël, arriva du dépôt auquel elle avait écrit, une lettre annonçant que, depuis le 5 novembre, Louis était porté comme disparu. Cela laissait un peu d'espoir. Il pou-

vait être prisonnier. On lui conseilla de faire des démarches ; Lydie n'était, hélas ! pas la seule, et l'on commençait à savoir s'y prendre. De tous côtés lui venaient des indications : il fallait s'adresser ici, s'adresser là. De sa grosse écriture enfantine, elle écrivit dans des pays dont, auparavant, elle connaissait à peine l'existence : à la Croix-Rouge à Genève, à la reine d'Espagne. Surmontant sa timidité, elle alla trouver un riche propriétaire de Saint-Sornin qui, disait-on, avait des relations en Suisse. Une autre fois elle fit douze kilomètres de chemin, pour voir une femme qui avait reçu des nouvelles de son fils d'une façon extraordinaire ; mais elle apprit en arrivant que l'histoire était une invention. Alors il ne resta plus qu'à attendre les réponses aux lettres.

L'hiver finissait ; déjà les chatons pendaient aux fines branches des bouleaux comme de petits doigts étendus. Les taillis, où la sève montait, prenaient

une teinte violacée. Le blé sortit, d'un vert tout neuf ; il fallut le sarcler. Puis les agneaux naquirent ; les étables se remplirent de bêlements. Il y eut des retours de froid, des tombées de neige sur les arbres en fleurs. Enfin le soleil triompha pour de bon et l'or des genêts éclata partout. Jusqu'en juin la verdure s'épaissit ; elle cacha les toits, sembla déborder sur les chemins. Dans les landes fourrées de fougères nouvelles, les brebis enfonçaient jusqu'au dos. Le temps vint de se lever à trois heures pour la fauchaison, que suit immédiatement la moisson ; et sitôt la dernière gerbe rentrée, arriva la batteuse. La sécheresse régna ; dans les chemins poudreux, les pattes des brebis soulevaient un nuage de poussière qui brûlait les yeux. Les mûres noircissaient dans les haies et la bruyère faisait paraître au loin les collines toutes roses.
Et pendant tout ce temps, elle ne cessait de penser à lui. Son souvenir l'assaillait à

tous les détours de route, à tous les coins de haie, la poursuivait, la hantait, toujours plus intense à mesure que le temps passait, vivant comme une présence, mais une présence qui déchire au lieu de procurer de la douceur. Ici, devant ce mur éboulé, il avait, l'an passé, écrasé une vipère ; ce chêne, c'est lui qui l'avait ébranché pour la dernière fois ; comme les branches déjà étaient redevenues longues ! Elle le revoyait encore au bas de ce champ, pendant la moisson, agenouillé et la tête renversée, buvant à la " régalade ". Dans cette écluse il se baignait le dimanche avec les gars du pays, et leurs corps, dans l'ombre brune des arbres, paraissaient comme argentés. Où était-il maintenant ? Il vivait quelque part loin d'elle. Dans son ignorance, elle ne parvenait pas plus à se représenter cette existence que la vie à venir. Au mois d'août, quand on n'y songeait plus, arriva la réponse de Genève ; mais elle disait

seulement que les recherches, restées vaines jusque-là, allaient être continuées. A partir de ce moment, elle se sentit plus triste. Il lui arrivait de penser que peut-être Louis n'était plus en vie. Du sommet de la butte où elle gardait ses bêtes, elle regardait autour d'elle l'interminable succession des champs et des collines sous la coupe renversée du ciel. Qu'elle était seule au milieu de cette immensité, et du temps aussi vaste que l'espace ! Là-bas, au village dont elle apercevait les toits, vivaient bien sa mère, ses sœurs ; mais les sœurs avaient leurs enfants, leurs affaires ; la mère, trop âgée, ne sentait plus rien ; ses camarades de travail étaient égoïstes, grossiers... Dans son besoin de sympathie elle caressait son chien ; il levait sur elle ses yeux fidèles. Les bêtes sont bonnes mais elles ne peuvent parler ; les êtres humains ont la parole, mais leur cœur est dur. Louis seul savait aimer : ah Louis ! Elle l'appelait

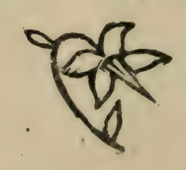
tout haut, sachant que personne ne pouvait l'entendre. Maintenant on connaissait le sort de tous les disparus de la commune. Combien elle enviait les femmes qui, chaque semaine, envoyaient en Allemagne de grandes tourtes de seigle soigneusement cousues dans des lambeaux de toile, sur lesquels elles inscrivaient laborieusement des adresses que personne ne pouvait prononcer ! Qu'elle était lointaine déjà l'époque où elle attendait des nouvelles en même temps que la Marotte! Elle se remémorait toutes les étapes de son long calvaire d'attente.

Voici qu'un second automne commençait. De nouveau les châtaigneraies s'emplissaient du bruit sonore et léger de la feuille qu'on balaie pour en faire de la litière. Les jours humides revinrent. Du sommet de la colline, blottie sous le genèvrier qui lui servait d'abri, la bergère voyait approcher les averses : elles accouraient du fond de la vallée, comme si

elles avaient eu des pieds, et le paysage autour d'elle se rayait tout à coup de fils blancs. Puis les jours recommencèrent à grandir, les bourgeons à se nouer. La terre, qui jamais ne se repose, germa ; et ce fut encore une fois le printemps, les agneaux nouveaux-nés, l'or éclatant des genêts... Cependant, cette année, les souvenirs l'obsédaient moins. Ils la visitaient encore souvent, mais ils avaient perdu leur âpreté douloureuse. Sans qu'elle s'en rendît compte, l'image du disparu flottait plus intermittente et plus vague. Peu à peu elle s'habituait à vivre sans tendresse ; parfois seulement, quand la mère ou les sœurs se réjouissaient de ce qu'elle n'eût pas d'enfant à élever, quelque chose gémissait en elle, comme si c'était plutôt un malheur. Son chagrin se réveilla encore lorsque les premiers permissionnaires arrivèrent dans le pays ; mais à cela aussi elle s'habitua. Elle assistait indifférente au passage du facteur.

ne s'attendant plus à rien recevoir. Un jour peut-être, quand l'interminable guerre serait finie, *il* réapparaîtrait. Serait-il changé ? Que lui dirait-il ? Elle essayait de se le représenter, mais elle n'était pas bien sûre de ne pas faire un vain rêve. N'étaient-ce pas des rêves aussi, les souvenirs et les pensées dont elle nourrissait son âme aux heures de solitude, tandis que la vie réelle suivait imperturbablement son cours ? Le rythme des saisons continuait à la bercer, monotone, et, à la longue il ne restait plus en elle qu'une tristesse douce, une attente vague, une sorte de perpétuelle interrogation...

Et les gens qui voyaient de loin sa mince silhouette noire dans les champs disaient, comme s'ils faisaient allusion à un fait déjà ancien : « C'est la petite Lydie dont le mari est disparu. »



# LE PERMISSIONNAIRE

*(Juin 1916)*



## LE PERMISSIONNAIRE

Il arriva de grand matin, et fit à pied les six kilomètres qui séparaient la station de son village. On était en juin. La verdure des châtaigniers et des chênes n'avait pas encore pris sa teinte foncée. Dans les prés, les grandes marguerites blanches s'entrechoquaient au soleil, parmi les flots roses de l'oseille sauvage. On n'entendait dans l'air tranquille que les appels familiers des bergères : " Va la quère, va la quère ", et les chants des coqs, montant de lointaines métairies. Après l'enfer dont il sortait, il n'en revenait pas de ce silence, de cette calme fé-

condité. Il se sentait au cœur profond, bien abrité, inaccessible de la France. Quand, au tournant de la haie, apparurent les premières maisons, il dut s'arrêter : cela le saisissait, lui qui depuis des mois ne contemplait que des ruines, de retrouver soudain son " patelin " tout pareil. C'était toujours la même église trapue, aux épaules retombantes sous leur manteau de tuiles brunes, près de la même mare d'eau verte où nageaient les mêmes canards blancs et noirs. Le sol alentour était toujours piétiné par le bétail, et, comme d'habitude, une femme lavait au bord. Il reconnut la Mathurine ; elle non plus n'avait pas changé ; seulement les enfants qui jouaient auprès d'elle étaient un peu plus grands. La maison qu'il habitait se trouvait derrière l'église. Un grand vieillard assis sur le seuil raccommodait une faux. Le père ! Déjà ils s'étaient reconnus, et le vieux, passant son long cou par la fenêtre du rez-de-chaussée, appe-

lait de toutes ses forces : Hé la vieille, v'là le gars, v'là le gars ! Et la mère s'amenait, la tête entortillée de son éternel turban noir ; et à sa suite la belle-mère, avec sa démarche de rhumatisante ; et tous s'exclamaient : C'est toi, c'est toi ! on ne t'attendait plus ; une demi-heure plus tard on était parti à la foire de Bessac. La foire de Bessac... cela existait donc encore ? Il s'en étonna vaguement tout en répondant à leurs effusions. Cependant la mère, tournée vers les champs, appelait comme on appelle en Limousin, traînant longtemps la dernière syllabe à des hauteurs suraiguës : " Françoiââââse, Françoiââââse ! " Enfin elle apparut, sa petite femme à laquelle il avait tant pensé. Voici qu'il la revoyait dans toute la réalité du soleil matinal, telle qu'il l'avait quittée, avec ses cheveux frisottés sous son chapeau de paille rond, ses yeux clairs, ses dents carrées, et les menus détails qu'on oublie de

loin : le grain de beauté au coin de la bouche, le petit pli vertical d'entêtement et d'application patiente entre les yeux. Ils s'embrassèrent sans rien dire. La mère les pressa de rentrer ; il fallait bien faire manger l'arrivant. Baigné de bien-être, il savoura la crêpe grasse et croustillante, le lard fondant, la salade parsemée d'ail rose, tout le manger de chez lui, dont il avait presque oublié le goût ; et il promenait son regard autour de lui, reprenant possession des choses. Eux, pendant ce temps, l'examinaient, curieux, pris soudain de timidité. Sa capote maculée, son casque bosselé les impressionnaient : c'était autrement parlant que tout ce qu'on pouvait lire sur le « Courrier du Centre » ! Le visage toutefois était resté le même, un peu creusé seulement, bronzé et comme durci ; et les yeux, par moments, avaient une expression qu'ils ne lui connaissaient pas, une fixité étrange, un effrayant sérieux. Mais le père qui n'aimait pas

à se taire, entra d'emblée dans le vif du sujet. — Alors, fils, ce n'est pas encore la grande permission ? — Eh non père, malheureusement ! — A ton idée, dis, quand est-ce que ce sera fini ? — Personne ne peut le dire. La mère gémit : Il serait bien temps pourtant, tout devient si cher ; on paie le pain quatorze sous, le savon douze. Il dit un peu rudement : Faut pas vous plaindre, vous autres ; si vous aviez vu ce que j'ai vu... Il n'acheva pas. Eux le regardaient à la dérobée, n'osant plus parler, car dans ses yeux dilatés ils voyaient passer le reflet de ces choses terribles que lui avait vues, qu'eux ignoreraient toujours. Enfin le père hasarda : Alors, c'est bien mauvais là-bas ? — Ne m'en parlez pas, un charnier... Peu à peu, à phrases entrecoupées, il se mit à raconter : Verdun, l'ouragan de fer et de feu, la faim et la soif endurées, les camarades ensevelis, déchiquetés à vos côtés, la terre saturée

de débris humains. Par la fenêtre basse on apercevait une femme en coiffe blanche qui étendait du linge sur une haie; des papillons de choux voletaient sur une touffe de chèvre-feuille ; une odeur de pain chaud emplissait l'air. Le soleil, maintenant à son zénith, se reflétait dans la mare. La conversation se ralentissait. Ils avaient cru qu'après une si longue absence, ils n'en finiraient plus de causer, et ils s'étonnaient, parce que déjà tout ce qu'ils avaient à se dire était dit. C'est que la guerre, on ne peut en parler longtemps ; au commencement on était plus curieux, mais depuis le temps que cela durait !... Les imaginations impuissantes à se représenter, en avaient assez de ces horreurs. Une seule chose intéressait ces bonnes gens : quand le fils reviendrait pour de bon ; et du moment que ce n'était pas tout de suite !... La jeune femme se leva pour mener les vaches aux champs, et la mère pour

donner du grain aux poules ; le père prit sa faux : car il faut que les bêtes mangent, quand bien même le président de la République serait sous votre toit. Déconcerté, le permissionnaire restait assis, les regardant faire. Dans le train-train bien réglé de leurs occupations quotidiennes, il n'avait plus son rôle, lui jadis le premier au travail. Comme on se passait bien de sa personne ! Par la fenêtre ouverte il pouvait voir le village continuer sa vie paisible, comme si de rien n'était. Soudain il ressentit de la colère contre l'injustice de sa destinée, une sorte d'âpre envie à l'égard de tous ces êtres inconsciemment égoïstes, que la guerre n'avait pas touchés, qui ne pouvaient se représenter même, ce qu'eux enduraient.

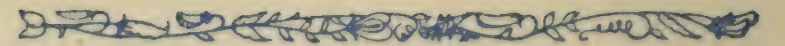
Pour se secouer, il monta changer de vêtements. Sous ses habits d'autrefois il se sentit mieux, apaisé, comme s'il eût retrouvé dans leurs plis déformés par le travail, décolorés par les lessives, les pen-



sées sereines de jadis. Et il sortit à la recherche du père. Le sentier, derrière les maisons, montait à travers les cultures. Les blés, striés d'épis verticaux, avaient un aspect bleuâtre ; le seigle commençait à blanchir ; l'avoine tremblait, encore courte ; et ça et là, les masses rondes des châtaigniers posées au ras de ces houles vertes, semblaient de grands navires voguant à pleines voiles. Il avançait, guidé par le bruit mouillé d'un acier qu'on aiguise. Le père était debout sous un pommier, au bord d'un pré. A la vue de son fils venant à lui, il sourit : on allait pouvoir parler de ses affaires. La guerre, c'était bon pour un moment ; maintenant il s'agissait de consulter le gars sur certaines questions capitales : une parcelle à échanger, des arbres à abattre, des bêtes à acheter ou à vendre. L'autre écoutait, distrait, encore lointain. Ces choses qui jadis faisaient sa vie, ne lui paraissaient plus bien importantes. Dans son

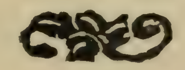
regard vague flotta la vision de la tranchée, d'un camarade, son compagnon inséparable au front : que se passait-il là-bas à cette heure ? Le bruit d'une charrette passant à fond de train le fit tressauter. Il revint à lui de nouveau, s'étonna devant la sécurité que respirait le paysage ; un instant encore, resta indécis, rêveur. Puis, prenant la faux des mains du père, il s'assura sur ses jambes, balança le torse, et l'aile d'acier s'abattit, renversant les fleurettes blanches et jaunes, tandis qu'une âcre et fraîche odeur d'herbe montait à ses narines. Alors la douceur de l'heure et du travail familier l'envahit, le retint incliné vers la terre. Et il poursuivit sa marche cadencée, se sentant avec délices redevenu paysan.

Cependant il se réjouissait de voir arriver le soir, et de se retrouver seul avec la Françoise. Il y avait une chose qu'il était pressé de savoir : l'aimait-elle toujours comme auparavant ? Elle ne



l'avait point accueilli avec beaucoup d'effusion, et il ne s'en était pas étonné, la sachant peu démonstrative. Mais tout de même, vingt-deux mois d'absence, c'est long pour une femme ! Qui sait ? Il la connaissait encore si peu. Il avait vu des camarades revenir tout démolis de permission. Ah ! si la Françoise lui avait fait quelqu'infidélité !... Mais quand il fut en haut, il eut honte de ses mauvaises pensées. La petite chambre était si propre, si honnête, dans la candeur de ses murs blanchis à la chaux. On se serait cru à l'intérieur d'une cassette bien rangée et bien close. Des écheveaux de chanvre pendaient au plafond ; le petit miroir, sur la cheminée, brillait ; un jeté au crochet d'une blancheur immaculée couvrait l'édredon rouge. L'invincible confiance émanant de tous ces objets l'attendrit. Il se laissa tomber sur le bord du lit pour retirer ses " godillots ", et il s'exclama avec un rire un peu gêné : Ça va me pa-

raître drôle de coucher dans des draps ! Puis comme elle ne disait toujours rien, il ajouta, la voix étranglée, sans oser la regarder : Ça te fait-il plaisir que je sois revenu ? Alors il se passa une chose à laquelle il ne s'attendait pas du tout. Voilà que cette petite femme si réservée, même un peu froide, lui jetant les bras autour du cou, éclata en pleurs et se mit à lui parler comme elle n'avait jamais fait : elle était si malheureuse sans lui ! Le père était avare, les vieilles ne s'entendaient pas ; tout retombait sur elle. S'il ne revenait pas bientôt son cher mari, son Basile, elle ne pourrait plus durer. Elle pleurait à gros sanglots, l'étreignant à lui faire mal, fourrant sa tête contre sa poitrine. Lui, gauchement, essayait de la consoler, déconcerté, ennuyé par les larmes... si heureux au fond ! Oui, la vie décidément était bonne, et passionnément il désira la conserver.



# L'ENFANT A LA CHARRUE

*(Octobre 1916)*



## L'ENFANT A LA CHARRUE

Le champ étendu au flanc du coteau, montait vers le ciel. En haut, le profil de la charrue à demi renversée, les deux bras levés, semblait attendre. Il faisait à peine jour ; la nuit retirait lentement de la terre sa blanche couverture de brouillard. De grosses gouttes tombaient des arbres en bruissant sur les feuilles mortes. Holà ! Chardon, Robin ! Un couple de bœufs émergea lentement de la brume, puis une silhouette de garçonnet toute menue derrière les bêtes puissantes. Le groupe gravit le champ. Arrivé près de la charrue, l'enfant avec des gestes

hésitants la redressa, lia le joug. Maintenant tout était prêt ; les deux mains posées sur les cornes, il resta un moment immobile. Son cœur battait. Saurait-il? Ne le fallait-il pas pourtant, puisque personne d'autre n'était là pour le faire ? Le père avait été tué à la guerre, en avril dernier ; la mère n'avait pas assez de force. Pouvait-on laisser la terre en friche ? De nouveau la voix grêle encouragea : — Chardon, Robin ! L'aiguillon s'enfonça dans les flancs blanchâtres, qui s'ébranlèrent docilement. Malheur ! Voilà que le sillon s'en allait tout de travers ; le soc tantôt s'enfonçait trop profondément, tantôt glissait à la surface sans mordre la glèbe. Une rougeur de honte monta au front du gamin à la pensée que sa maladresse pouvait avoir des témoins ; du coin de l'œil il regarda si Mathieu ou Coutureau ne travaillaient pas dans leurs champs. Mais non, la campagne était déserte. Il avait exprès



choisi son heure très matinale. Il fronça les sourcils, serra les dents, s'appliquant à regarder bien droit devant lui, pesant davantage sur la gauche. A présent cela marchait mieux ; sous le soc poli, la terre douce et meuble s'entrouvrait avec bonne volonté. Chardon et Robin, battant leurs flancs de leurs longues queues, allongeaient leurs huit pattes avec une calme régularité. Vraiment, ce n'était pas si difficile qu'on pouvait le croire. Seule la perspective du tournant inquiétait encore un peu le petit gars. Déjà l'on arrivait à la lisière du bas : un effort des reins, une poussée des bras tendus, ça y était ! l'attelage reprenait sa marche ascendante sans trop d'à-coups. La voix de l'enfant bouvier se faisait plus sonore ; il s'enhardissait même à lancer de gros jurons. Quelle belle couleur chocolat avait la terre retournée. Il se réjouissait d'y semer du blé. Aux endroits difficiles, Chardon et Robin rapprochaient leurs échines,

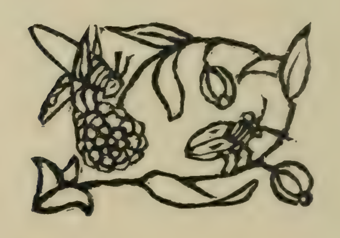
écartaient les jarrets, et la tête renversée par l'effort, ils tendaient vers le ciel leurs larges gorges rectilignes. Ah ! Couture au et Mathieu pouvaient venir maintenant. Que ne venaient-ils contempler ce beau travail : le champ partagé en deux larges bandes, dont l'une brune, chaude à l'œil, croissait sans cesse aux dépens de l'autre grise et terne. Comme le père serait étonné s'il voyait son fils à cette heure, son petit Joseph qui suivait encore l'école au moment de son départ ! C'était triste que le père fut mort... beaucoup moins triste, cependant, puisque lui, Joseph, vivait. Assurément, sans son aide, la mère n'aurait pu se débrouiller ; mais Joseph savait ce qu'il avait à faire ! L'excitation du travail, l'orgueil du succès aiguillonnaient sa pensée. Des projets bouillonnaient dans sa tête : les labours terminés, il mettrait le fumier, il ferait les semailles, il arracherait la betterave, puis il faudrait couper une provision de bois.



Il ferait tout cela, tout cela, et encore beaucoup d'autres choses. Son imagination abattait la besogne avec une enivrante rapidité ; ses muscles se tendaient ; il frissonnait d'ardeur ; il aurait voulu avancer plus vite, plus vite ! Le ciel entièrement dégagé déployait sur le monde sa douceur bleue. Du brouillard, il ne restait plus qu'un voile léger sur les lointains. Autour du labour tout étincelait. Une épaisse rosée givrait les herbes ; les feuilles mouillées des châtaigniers brillaient comme du verre ; les grands buissons de genêts remplis de toiles d'araignées humides, semblaient tenir entre leurs doigts fins d'innombrables étoiles d'argent. Un bref éclair s'allumait par intervalles au soc luisant, et les longs fils de bave, aux naseaux des bœufs, brillaient aussi. L'enfant allait toujours, les bras raidis, la poitrine haletante, soutenu par son exaltation. Il se sentait capable de remplacer non pas un homme, mais



trois, de labourer toutes les terres délaissées, de suffire seul à des tâches immenses... Ses rêves montaient vers la lumière, comme les vapeurs exhalées des mufles et des flancs roux des bêtes. Et dans le ciel planait le triomphant soleil, qui féconde inlassablement la terre avec l'ardeur toujours renouvelée des générations.



# LES CAMARADES DU GARS

*(Mai 1917)*



# LES CAMARADES DU GARS

Sans doute ils ne viendront plus ; ils n'auront pas trouvé le chemin, ou bien le temps leur aura manqué. La Jeannette étouffa un gros soupir. Elle se sentait cruellement déçue. Elle s'était promis de la joie, une joie douloureuse mais de la joie tout de même, de cette entrevue avec les camarades du fils perdu. Tout l'après-midi elle les avait attendus. Ils devaient venir d'une commune voisine, pour lui rendre visite, en rentrant de permission. Elle comptait leur demander des détails sur ces derniers mois de vie passés là-bas au front, loin d'elle ; ils avaient été les

derniers à l'approcher ; en eux elle retrouverait comme un reflet de lui. Même cela lui serait donc refusé ? Les coins de sa bouche tremblèrent et ses yeux s'emplirent de larmes. Elle avait une bonne figure affable à l'ovale un peu large. Le mouchoir qui cachait ses cheveux découvrait un front doucement bombé, marqué d'imperceptibles rides ; ses joues étaient encore fraîches, et ses yeux bleus gardaient à quarante ans passés, une limpidité d'enfant. Elle s'était mise à vaquer par la chambre, bien qu'il n'y eût rien à ranger, car de l'âtre à la bûche chaque objet était à sa place ; il n'y avait plus personne pour mettre du désordre maintenant, plus personne pour oublier une veste sur la table ou un outil sur le lit. Il faisait un beau jour d'avril. Les poules caquetaient sur le fumier voisin. Par la fenêtre et la porte ouverte on voyait les cerisiers du jardin chargés de bouquets blancs, et l'air tiède apportait les



senteurs de délicates floraisons. Elle allait serrer dans l'armoire le pâté et la bouteille préparés en l'honneur des hôtes, quand le chien se mit à aboyer. — Madame Courivaud, c'est ici ? Deux silhouettes de militaires s'encadraient dans la porte, contre le fond clair des arbres en fleurs. La Jeannette accourut : — C'est moi, messieurs, c'est moi, entrez, je vous attendais. Les gros souliers résonnèrent sur le pavage du sol. Ils s'avançaient, deux beaux garçons, droits comme des chênes, tout jeunes, à peine une ombre de moustache aux lèvres. Le bleu de l'uniforme faisait ressortir leurs teints rougis par le grand air, et l'épaisseur du drap les rendait encore plus " costauds ". La rotondité des deux musettes, à leurs côtés, trahissait le retour de permission, tandis que le casque brimbalait au-dessous, accroché par la jugulaire, comme un inoffensif petit panier. — Asseyez-vous, messieurs. Je ne pensais plus vous voir ; c'est

bien aimable à vous de vous être dérangés pour venir jusqu'ici... Excusez-moi, c'est le chagrin... je ne peux pas m'en empêcher... La Jeannette sanglotait, le mouchoir sur les yeux. Ils ressemblaient vraiment trop au gars : même âge, même allure, même accoutrement que lorsqu'il était parti, juste un an auparavant. Mais lui, jamais plus il ne rentrerait dans cette chambre. Eux pendant ce temps, assis côte à côte, regardaient le sol entre leurs jambes, embarrassés par cette émotion, à laquelle pourtant ils s'étaient préparés, car leurs figures réjouies de gamins bien portants portaient des expressions solennelles et sympathisantes. Mais déjà la Jeannette se reprenait : — Alors messieurs, c'était donc vous qui étiez avec mon Victor ? — Courivaud, oui Madame, c'était not'camarade ; nous ne nous quittions guère tous les trois. On se connaissait depuis le dépôt... Je vous assure que sa mort nous a bien peinés.



Le plus hardi des deux, un grand brun à l'air dégagé, avait répondu le premier, et l'autre, un gros blond, avec des yeux comme deux petites raies brillantes dans sa face ronde, dit à son tour : — Oui, madame, c'est vrai, sa mort nous a fait bien mal au cœur. — C'était un bon copain, toujours complaisant, toujours de bonne humeur. — Et courageux, vous n'avez pas idée de son courage. — Même que le capitaine l'a proposé pour une citation. Les mains jointes sur ses genoux, béate, elle l'écoutait louer. Il lui avait donné bien du fil à retordre parfois, mais elle se fut fâchée contre qui le lui eût rappelé. Victor, comme bien des morts, apparaissait déjà dans sa mémoire comme un résumé de toutes les perfections. Elle demanda à plusieurs reprises s'il n'avait pas souffert. Oh ! pour cela elle pouvait être tranquille ! L'obus était tombé en plein sur la mitrailleuse ; à part eux deux, seuls réchappés, tous les

autres étaient morts du coup. Ils ne dirent pas l'horrible état dans lequel se trouvaient les corps. Avait-elle besoin de savoir, cette petite mère à l'air si doux, dans sa maisonnette paisible parmi les cerisiers en fleurs ? Et la tombe, ne pourrait-elle aller la visiter, des fois, en demandant à Messieurs les officiers ? Non ce n'était pas possible, le cimetière se trouvant dans un village bombardé, trop près du front ; mais avant de venir, le petit blond avait passé par là, et même il lui en rapportait quelque chose. Il fouilla dans sa musette, et tendit un objet quelque peu écrasé, enveloppé dans un bout de journal. C'était, avec sa motte de terre, une touffe de pâquerettes. A cette vue une grosse émotion reprit la Jeannette. Le grand brun crut devoir exprimer quelques consolations : Voyons fallait pas se désoler, fallait pas s'en faire ; qu'y pouvait-on ? C'était la guerre. On dit ce qu'on peut. Et puis ces braves petits



ne peuvent jamais tout à fait comprendre la peine qu'ils font en disparaissant. Mais son chagrin ne pouvait faire oublier à la Jeannette ses devoirs d'hospitalité. Reniflant, s'épongeant les yeux, elle s'approcha de la table : — Vous prendrez bien une goutte, messieurs, un morceau de pâté. Il ne vient que de sortir du four. Ce n'était pas de refus ; la marche leur avait creusé l'estomac. Quand leurs assiettes furent remplies le petit blond dit doucement : — Madame, on le connaît déjà vot' pâté, l'est fameux. Victor partageait toujours avec nous quand vous en mettiez dans les colis ; prenez qu'il disait, c'est du bon, c'est maman qui l'a fait. — Le pauv' mignon, il disait cela ? j'aurais dû lui en mettre plus souvent... Parlait-il souvent de chez lui ? — Oh oui ! il s'ennuyait de sa maison et il avait peur que sa mère se fatigue. — Il nous causait de sa chienne Musette. — Et d'un étang plein de carpes, derrière le village. — Et des

perdreaux qu'il tirait en été. Elle les écoutait vaguement, perdue dans l'extase des souvenirs. Leurs paroles faisaient ressusciter le passé tout proche encore : Victor ramenait les bêtes des champs, Victor apportait des fagots pour allumer le four, Victor rentrait de la chasse et tirait de chaque poche une perdrix... C'était un plaisir de voir manger ces garçons ; cela lui donnait l'illusion d'avoir encore son gars. Le petit blond surtout le lui rappelait, il ne lui ressemblait point à proprement parler, et pourtant il y avait on ne sait quoi... Elle se sentit pour lui une attirance et lui demanda si sa mère vivait encore. Sa mère ? depuis trente-deux mois il ne savait rien d'elle ; il était des régions envahies dont nulle nouvelle ne parvenait.

Pauvre enfant ! Une chaleur d'amour maternel lui gonfla le cœur. Elle le regarda doucement avec une infinie tendresse ; elle aurait voulu faire quelque chose pour lui. Finalement elle alla chercher dans

l'armoire de quoi les régaler mieux encore, apporta de la crème, des confitures, tout ce qu'elle put trouver. Mais déjà ils voulaient s'en aller ; il se faisait tard, la gare était loin. Du moins elle insista pour qu'ils emportassent le reste du pâté, la bouteille entamée. A grand peine elle parvint à les introduire dans les musettes déjà bondées, puis elle mit ses sabots pour les accompagner. Des buissons d'épine en fleurs bordaient le chemin, et de tous côtés des blancheurs légères parsemaient le paysage ; les branches des cerisiers s'élançaient comme des fusées vers le ciel d'un bleu pâle, finement nuancé de mauve au-dessus des collines. Autour du petit groupe en marche la nature célébrait paisiblement sa fête. Ils avaient passé l'étang, passé le carrefour. Elle ne pouvait se résoudre à les quitter. Enfin au sommet de la colline elle s'arrêta et tira de sa poche un petit billet bleu : les jeunes gens, ça a toujours besoin d'ar-

gent, surtout au front où l'on dit que tout est si cher ; elle envoyait un mandat à Victor tous les huit jours ; voulaient-ils l'accepter à sa place ? En prenant la main du plus petit, elle ne put s'empêcher de l'attirer vers elle, et elle serra longuement entre ses deux mains, en fermant les yeux, cette bonne tête ronde aux cheveux bourrus. Après quoi immobile, elle les regarda s'éloigner : Ah ! les beaux gars, les bons gars, allaient-ils être tués eux aussi ? Les femmes qui créent les hommes de leur chair et de leur souffrance savent mieux le prix de leur œuvre, et qu'on en fasse si bon marché les étonne et les révolte davantage. Et tandis qu'elle regagnait sa maison vide, à travers la campagne radieuse, des questions redoutables troublaient son âme limpide : pourquoi les hommes ne peuvent-ils vivre en paix ? Chacun n'a-t-il pas assez à faire de cultiver son champ ? Comment ceux qui savent n'ont-ils pas encore trouvé



le moyen d'arranger un monde où ces horreurs-là soient impossibles ? Ah ! qu'ils soient maudits ceux dont la convoitise a causé cette abomination ! Et une âpre rancune contrista son cœur aimant.



# LA MEUNIÈRE DE CHEZ NOUS

*(Octobre 1917)*



# LA MEUNIÈRE DE CHEZ NOUS

Tout enfarinée des pieds à la tête, les cheveux poudrés comme une marquise des temps passés, elle fait seule marcher son moulin. Avant, elle ne savait pas ; elle s'occupait du ménage, du jardin, des poules. Mais Perrochon a dû partir avec les autres ; alors, comme on ne pouvait laisser la commune sans pain, elle a appris toute seule, en tâtonnant, en réunissant ses souvenirs. Le mécanisme du moulin (un mécanisme nouvellement installé, très

perfectionné, mais difficile à comprendre) lui a occasionné au début bien des « cassements de tête ». Ah ! si Perrochon avait pu revenir, seulement pour quelques heures, juste pour lui expliquer ! Mais Perrochon soignait des chevaux là-bas dans les Vosges et les nécessités les plus criantes de la vie civile étaient impuissantes à le libérer. Les avait-elle montés et descendus, les trois étages de son moulin ! A chaque instant une courroie sautait, ou bien un sac lâchait, immobilisant soudain tout le branle. Le soir ses jambes lui rentraient dans le corps, et elle ne parvenait pas à s'endormir, car tous ces cylindres et ces engrenages continuaient à lui tourner dans la tête. Mais ces mauvais temps sont passés. Aujourd'hui elle en remontrerait à n'importe quel homme ; peut-être est-elle même plus « vigilante » qu'eux. L'on vient à elle des cinq communes environnantes, car sur le cours de la rivière plus d'un moulin qui n'avait

pas si énergique meunière a cessé de tourner.

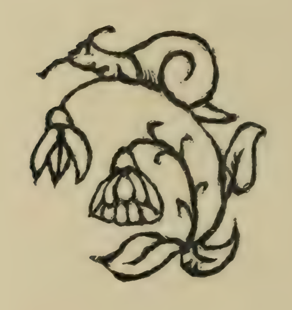
Derrière son rideau de vergnes et de peupliers, le petit bâtiment blanc tout entier frémit et chantonne d'un alerte travail. La grosse roue s'enfonce dans le bouillonnement neigeux du "gour"; l'écluse ne cesse de briser sa surface de verre pleine de reflets sur les pierres argentées de la cascade. A l'intérieur, dans la pièce du rez-de-chaussée, les sacs de grain attendent, dressés les uns contre les autres. Ils sont presqu'aussi hauts que la meunière et portent écrits à leur flanc les noms de toutes les familles du pays : Chalifour, Bazeugeaud, Poufari, vieux noms pleins de physionomie conservés dans ce très vieux coin de France depuis des générations. Presque toujours les gens sont pressés ; ils veulent leur farine tout de suite. Il faut moudre sans cesse, recommencer quand on croyait avoir fini, se relever la nuit pour voir si l'écluse est

pleine. Comme les personnages importants, la meunière est sans cesse harcelée. Et puis il y a les comptes ; ce n'est pas rien que de s'y retrouver. Certains paient en farine, un sac sur tant ; d'autres en pommes de terre, d'autres en pommes de terre et en farine, et il y a aussi les sacs à compter et à décompter. Perrochon dans ses lettres lui recommande bien de ne pas se laisser tromper. Cependant, quand il vient en permission, il trouve sa femme vieillie. Elle a les joues creuses et les tempes tirées. A force de soulever des charges pesantes, sa poitrine est devenue toute plate, son ventre s'est rentré. Bien qu'elle soit encore jeune elle ne connaîtra plus de maternité ; chez elle, ainsi que chez tant d'autres, la guerre maudite aura tari la vie ; et la fillette aux yeux dorés comme le fond de la rivière, qui se coule entre les sacs avec la prestesse d'un chat, restera la seule gaîté du moulin.

Le soir tombe. L'ombre s'amasse

sous les vergnes jaunis par un quatrième automne. Dans la cour les poules et les pintades s'installent pour la nuit sur les tas de fagots et les brancards de la charrette, tandis que les pigeons aux gésiers rebondis se rangent en frise le long du toit. Encore un jour de passé, bientôt une année. La meunière songe qu'elle n'a de nouveau pas eu le temps de raccommoder ses nippes ; qu'il y a des semaines qu'elle n'est montée au bourg. On vit comme des bêtes ; on n'a jamais le temps de se faire propre ; on ne va même plus à la messe. Et tant de choses qui restent en plan, qui se désagrègent : le chemin à refaire, les carreaux à remplacer, le toit à recouvrir. Un jour viendra-t-il où l'on pourra remettre tout cela en état, où il lui sera possible d'acheter une robe neuve, de garder un peu le lit pour reposer ses jambes lassées ? Autrefois on y rêvait, maintenant on s'est lassé même de rêver...

Et l'écluse sous les vergnes continue à se remplir et à se vider ; et la farine blanche à neiger, impalpable comme les minutes, et le grain à ruisseler dans son gigantesque sablier.

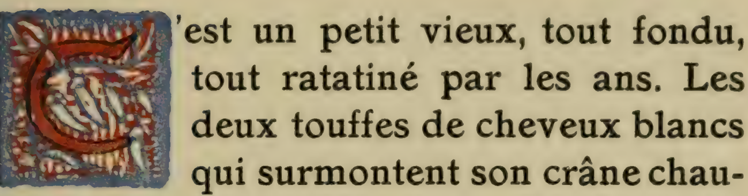


# LE PÈRE PLAGNAUD

*(Octobre 1917)*



# LE PÈRE PLAGNAUD



C'est un petit vieux, tout fondu, tout ratatiné par les ans. Les deux touffes de cheveux blancs qui surmontent son crâne chauve, le font ressembler à un chardon mûr qui perd ses grains. Mais dans sa figure grosse comme le poing, pétille la petite flamme vive de deux yeux qui n'ont pas d'âge. Quelle que soit l'heure ou la saison, on ne peut guère passer par la hauteur du Moulin-à-Vent sans l'apercevoir, courbé sur son sarclet, ou guidant sa charrue. Dans l'étendue rase, sous le vol immense des nuages, sa blouse bleue s'agite, point solitaire et perdu. Quand

la guerre éclata, depuis bien des mois le père Plagnaud ne travaillait plus. Se sentant vieux et fatigué, il s'était défait de son bien en faveur de ses enfants. Ceux de Paris avaient eu leur part en argent ; Alphonse, le seul resté au pays, garda le domaine et la maison. On convint en outre que les vieux demeureraient chez lui jusqu'à leur mort. Mais l'arrangement n'avait pas tenu à cause de la bru, femme avaricieuse et jalouse ; elle offensait ses beaux-parents par ses mauvais propos et leur pleurait le pain. Des choses très pénibles s'étaient passées. Les vieux avaient dû se retirer dans une petite masure à l'autre extrémité du village. Quand la guerre survint, les deux ménages ne se parlaient plus, et le jour de la mobilisation tout le monde sut qu'Alphonse était parti sans embrasser ses parents. Le père Plagnaud en ressentit un chagrin terrible. Nul ne sut ce qu'il souffrit pendant les premiers

mois de la guerre. Toutes les nuits, il voyait en rêve son fils Alphonse étendu sur le champ de bataille, couvert d'affreuses blessures. La pensée que ce malheur pourrait arriver sans qu'ils se fussent réconciliés, le hantait. Pendant ce temps, Joséphine, la bru, restée seule, luttait contre d'insurmontables difficultés. Deux domestiques l'avaient quittée successivement, repris par les conseils de revision. Déjà elle s'était résignée à retirer de l'école le petit aîné, qui pourtant apprenait si bien, pour l'envoyer garder les brebis. Bientôt elle se verrait obligée de vendre une partie de son bétail, de laisser le domaine en friche. Sa belle-mère la regardait se débattre de loin, non sans satisfaction. Le soir elle disait au vieux, avec un malicieux plissement de paupières : « Savoir comment elle s'en tirera ? »

Mais l'infortune de sa bru n'amusait pas le père Plagnaud. Il ne disait rien, semblait ne pas entendre. Pourtant il ré-

fléchissait. A la dérobée, il s'en allait faire des rondes dans les terres de son fils. Il en constatait l'abandon qui chaque jour s'aggravait : telle récolte n'était pas rentrée ; les fruits allaient pourrir, geler ; ici, où les nouvelles semences auraient dû être faites, le chaume du dernier été se voyait encore. Et le père Plagnaud faisait de longues stations immobile au bord des genêts ; appuyé sur sa canne, la tête penchée vers le sol, il semblait écouter quelque chose ; et il ne rentrait qu'à la brune, lorsque la pourpre foncée du couchant avait fini de s'assombrir derrière les arbres nus. Et puis, un beau matin, on l'aperçut arrachant des pommes de terre dans le champ des Alphonse. Aux récriminations de la vieille, aux remarques narquoises des voisins, il n'opposait qu'un silence indifférent. Au premier abord il s'étonna de se trouver les bras encore aussi vigoureux, les reins aussi solides. Vraiment il ne lui aurait guère convenu



en des temps pareils de faire le “ feignant ”. Plus de quarante fois dans sa vie il avait retourné, ensemencé, moissonné ces mêmes champs ; ne pouvait-il le faire encore quelques mois, jusqu'au retour du fils ? Il éprouvait du plaisir à retrouver ses vieux outils, la charrue dont ses mains avaient poli les cornes, le sarclet tant de fois par lui rafistolé et surtout ces pièces de terre aux formes diverses, dont il connaissait chaque caillou, qu'il aimait comme des personnes, les unes généreuses et faciles, les autres plus rebelles, plus ingrates. Mais surtout, surtout, quand il pensait à Alphonse il se sentait le cœur en paix. Quoiqu'il pût arriver, sa peine du moins ne serait pas empoisonnée. Au début de 1915 on redouta le pire. Alphonse resta trois semaines sans donner de nouvelles à sa femme. Puis une carte arriva tout à coup, surchargée de cachets, d'inscriptions bizarres ; elle venait d'Allemagne : Alphonse était prisonnier.

Le père Plagnaud retourna semer son blé d'une main plus légère, d'un bras plus alerte. Jusqu'à ce qu'un jour enfin, à l'époque où le trèfle pourpre fleurissait, le facteur lui remit une lettre qui portait son adresse, à lui Julien Plagnaud. Pauvre lettre de prisonnier, aux caractères pâles, aux mots comptés, elle n'en contenait pas moins les paroles apaisantes de la repentance, les mots divins de la réconciliation. A présent, tandis qu'il peinait courbé sur le sol, un sourire parfois détendait le vieux visage crispé par l'effort. Il pensait : « Il compte sur moi, je compte sur lui. » Le pacte tacite noué à travers les espaces le remplissait d'une incroyable vigueur. Souvent il se tournait vers l'est, et des ondes de tendresse s'épanchaient de son cœur vers cette contrée inconnue, lointaine et hostile qui détenait son enfant captif. Jamais, même au temps où Alphonse était un petit gars si mignon, si "amitieux", il ne s'était senti pour lui tant

d'affection. Comme il avait l'esprit tourné à la réflexion, il s'en étonnait, méditait sur le cours étrange de la vie : drôle d'histoire, tout de même, cette sale guerre qui les avait réconciliés ! Mais maintenant que tout était bien, il désirait fort la voir finir, redoutant de ne pouvoir suffire longtemps à sa tâche. En septembre 1915 on crut la délivrance proche. Le communiqué annonçait 30.000 prisonniers en deux jours, sur le front de Champagne. On allait percer, reconduire les bandits chez eux, libérer Alphonse ! Mais bientôt le père Plagnaud comprit qu'il fallait encore patienter. Ils étaient tout de même plus durs à arracher qu'autrefois les topinambours biscornus, les rutabagas violacés, toutes les plantes fourragères qu'absorbe sans trêve le bétail vorace. Pour se distraire, il essayait de se représenter la vie de son exilé, là-bas, dans ce Friedrichsfeld bei Wesel, dont le nom avait une allure si rébarba-



tive. Est-ce qu'il s'y trouvait des champs de blé et de pommes de terre, des châtaigneraies, comme en Limousin ? Savoir comment étaient construites les maisons ? si les charrues étaient faites de la même manière ? Le pauvre enfant, comme il devait s'ennuyer ! Mal nourri, ne tomberait-il pas malade ? La guerre durait si longtemps. Ah ! cette guerre, quand et comment finirait-elle ? Il se fatiguait l'esprit à force de se le demander. Il retournait dans sa tête toutes sortes d'idées, de solutions possibles : ne pourrait-on percer sous le front un très grand tunnel, et prendre l'ennemi à revers ? Et si Guillaume mourait ? Si quelqu'un parvenait à l'assassiner ? Mais sans doute qu'il était trop bien gardé, sans cela pour sûr qu'on aurait essayé. D'autres fois il calculait que la guerre finirait en juin prochain, car à ce moment là les Boches n'auraient plus de blé et leur prochaine récolte ne serait pas encore mûre, En se raidissant

un peu il durerait bien jusque-là ; à condition toutefois que " sa colique " ne devienne pas plus mauvaise. Elle le forçait parfois à lâcher ses outils, à s'asseoir n'importe où, au milieu du sillon commencé. Comme il aimait à comprendre les raisons des choses, il se forgeait des explications de son mal : probable que ses boyaux s'étaient embrouillés et collés ensemble ; oui, il sentait très bien où c'était collé. Après la guerre il irait à Limoges faire arranger cela ; pour le moment il n'y fallait pas songer. Souvent sa vieille poussée par l'inquiétude, venait voir comment il allait. Elle s'approchait à petits pas, le regardait longtemps sans rien dire, puis déclarait en hochant mélancoliquement son bonnet blanc : — Tu en fais trop mon pauvre vieux, tu crèveras à la peine. Il crèverait, il le savait bien, mais pas avant le retour du fils. Il voulait " tiendre " jusque-là.
Pour la troisième fois il avait porté à la

batteuse le trèfle qui devient noir quand il est mûr, coupé les rubans luisants de la "garouille"; de nouveau la grêle dure des pommes de terre allait s'abattre dans les tombereaux. Et toujours, toujours son esprit travaillait. Un contre-ordre venait d'arriver de la préfecture : la laine, cette année ne serait pas réquisitionnée; qui sait? peut-être cela voulait-il dire qu'il n'y aurait pas de quatrième hiver de guerre, que le gouvernement prévoyait la fin pour bientôt. Pourtant, d'un autre côté, les allocations allaient être augmentées... Il tâtonnait dans une nuit d'ignorance; si minces étaient les données dont il disposait! Naïvement il enviait les gens instruits qui doivent mieux comprendre, être mieux renseignés. Quand il voyait passer M. Thierry-Moine, le propriétaire du château, un homme pas fier et qui causait bien, il ne manquait jamais d'entamer un bout de conversation avec lui, et il lui demandait poliment ce qu'il pensait

de l'aide américaine ou de l'intervention possible des Japonais. Par un tiède après-midi de ce même automne, comme il se reposait en mangeant sa soupe sur le pas de la porte, l'aîné de ses petits-fils accourut tout essoufflé : — Grand-père, grand-père, as-tu entendu comme la cloche du bourg a sonné. Savoir si ce ne serait pas la fin de la guerre ? La fin de la guerre ? Ah si elle pouvait venir ainsi tout à coup ? Est-ce qu'une telle soirée, si plaisante, si glorieuse, ne conviendrait pas à l'avènement de la paix ? C'était l'heure où le soleil déclinant teint d'un rouge plus ardent les troupeaux qui paissent dans les prés d'émeraude, avive l'écarlate des pommes aux branches pesantes des vergers ; et les dernières feuilles demeurées aux châtaigniers s'agitaient comme une multitude de flammèches d'or. Une demi-minute le père Plagnaud s'abandonna à l'illusion. Puis il secoua le rêve, et doucement sourit de la naïveté



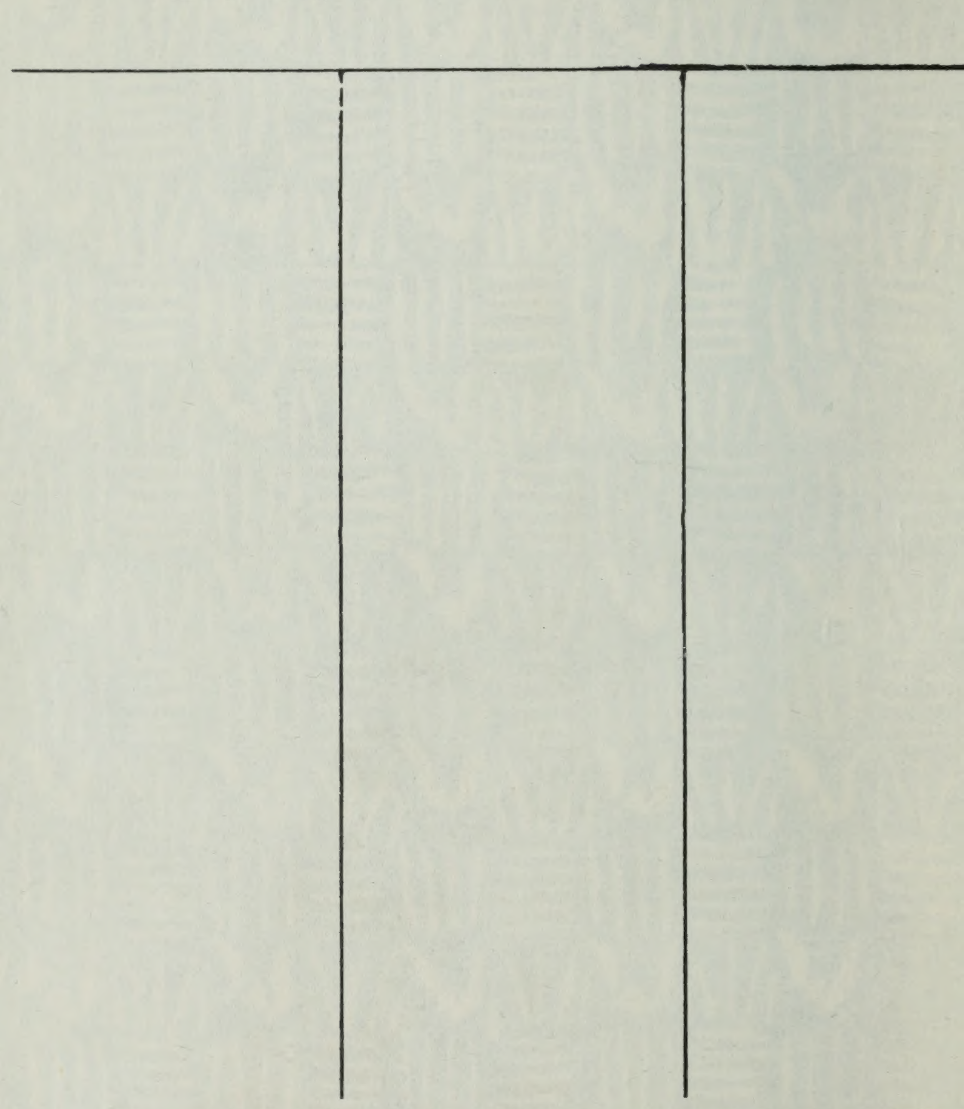
de son petit-fils : — Mon pauvre petiot, la fin de la guerre ne viendra pas comme cela, on en parlera d'abord dans les journaux. En attendant viens m'aider à étendre la litière. Oui la guerre était longue, longue. Mais qui peut dire ce qu'il y a d'invincible espoir, d'endurance tenace, de force de travail dans le cœur et les bras d'un vieux paysan limousin ?

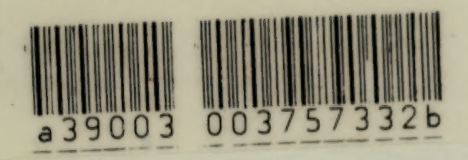




# TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER
PAR F.-L. SCHMIED
LE TRENTE DÉCEMBRE
DE L'AN DE GUERRE
MIL NEUF CENT DIX-HUIT




a39003 0037573326

